

Plus haut et plus profond  
Narnia comme introduction  
à  
la pensée et la théologie de Lewis

Vue d'ensemble

Dans *Les Chroniques de Narnia*, Lewis présente des idées, sous forme de roman, qu'il développe davantage dans ses autres écrits. Les cinq études qui suivent explorent chacune un concept majeur de la pensée et la théologie de Lewis qu'on trouve dans les histoires de Narnia, et les relie à ce qu'il avait à dire sur le sujet dans ses autres œuvres.

*Note* : Puisqu'il y a quantité d'éditions de la plupart des livres de Lewis, chacune avec une pagination différente, nous indiquons les noms ou les numéros de chapitre pour faciliter la recherche à ceux qui souhaitent trouver un passage particulier.

Étude 1 – Il est dangereux, mais il est bon : le point de vue de Lewis sur l'amour divin et la souveraineté divine

Dans le chapitre huit de *Le Lion, la Sorcière Blanche et l'Armoire magique*<sup>1</sup>, alors que Monsieur Castor tente de décrire Aslan, Susan l'interrompt pour demander : « N'est-il pas dangereux ? »

Nous pourrions nous poser la même question à propos du Christ, et la réponse que nous *aimerions* entendre serait quelque chose comme : « Mais bien sûr, venir au Christ est parfaitement sans danger. »

« Dangereux ? répond Monsieur Castor. Évidemment qu'il est dangereux. Mais il est bon. »

Quatre chapitres plus loin, quand le groupe rencontre enfin Aslan, le narrateur de Lewis nous dit : « Quand à Aslan lui-même, les castors et les enfants ne savaient pas quoi dire ou faire quand ils l'ont vu. Ceux qui ne

---

<sup>1</sup> Éditions Gallimard Jeunesse ©2008

connaissent pas Narnia pensent parfois qu'une chose ne peut pas être bonne et mauvaise en même temps. »

Lewis donne cette image d'Aslan, à la fois bon et inquiétant, pour les chrétiens qui ont une perception déséquilibrée de Dieu. Certains peuvent concevoir Dieu comme étant *seulement* inquiétant, un Dieu qui n'inspire *que* la crainte. Ils ont besoin de savoir que Dieu est également bon et plein de compassion. D'autres peuvent avoir l'image d'un Dieu qui est *seulement* bon et tendre. Lewis leur rappelle que le Dieu de l'univers n'est pas qu'une version plus grande de leur grand-parent préféré.

Au cours des célébrations du dernier chapitre, Aslan s'éclipse sans se faire remarquer, et nous lisons les mots de Monsieur Castor aux enfants : « Il va et il vient... Un jour vous le verrez, un autre pas. Il n'aime pas être attaché – et, bien entendu, il a d'autres pays dont il doit s'occuper... Il fera souvent un saut. Seulement, il ne faut pas le pousser. Il est sauvage, vous savez. Pas comme un lion *apprivoisé*. »

Dans le premier chapitre de *Le Fauteuil d'argent*, Lewis revient sur le fait qu'Aslan n'est pas dompté ou soumis au contrôle de qui que ce soit. Là, alors qu'Eustache et Jill tentent d'échapper aux brutes de la Maison des Expériences, ils décident de demander à Aslan de les laisser entrer dans Narnia. Eustache souligne qu'ils ne peuvent pas « l'obliger à faire quelque chose ». Il dit à Jill : « En fait, on ne peut que lui demander ». Plus tard, dans le chapitre deux, Jill, qui meurt de soif, veut boire de l'eau du ruisseau à côté duquel se trouve le grand lion. Elle demande : « Vous me promettez de ne rien me faire si je m'approche ? »

« Je ne fais aucune promesse », répond Aslan, ce qui indique clairement qu'il est dangereux et nullement apprivoisé.

Au chapitre quatorze de *Lettres à Malcolm*<sup>2</sup>, Lewis reprend le sujet d'un « Dieu dangereux » ou d'un « Dieu indompté » et nous rappelle : « Il vient non seulement pour nous élever, mais également pour nous abaisser. » Ici, Lewis met en garde contre « la faiblesse de toutes ces versions diluées du christianisme qui

---

<sup>2</sup> Éditions Raphaël

laissent de côté tous les éléments plus sombres et essaient d'établir une religion de pure consolation. »

Dans les histoires de Narnia, alors qu'Aslan vient pour reconforter et consoler, il vient aussi pour réprimander et pour mettre en garde. Il n'est pas seulement bon, il est dangereux. Il n'est pas seulement dangereux, il est bon.

Il est intéressant de noter qu'enfant, Lewis a commencé avec une image de Dieu qui n'était ni bon, ni inquiétant. Dans le premier chapitre de son autobiographie, *Surpris par la joie*<sup>3</sup>, Lewis parle de ses premières idées sur Dieu comme d'une sorte de distributeur automatique où, s'il faisait le bien – s'il pouvait « produire une foi solide par la force de sa volonté » – alors ses désirs seraient exaucés. En revenant sur cette idée de la foi, une foi qui croit pouvoir obliger Dieu à « faire des choses », Lewis explique : « Je m'étais approché de Dieu, ou de mon idée de Dieu, sans amour, sans émerveillement, sans même de la crainte. Il était, dans l'image que je m'étais faite, ni Sauveur, ni Juge, mais qu'un simple magicien ; et lorsqu'il avait fait ce qu'il devait faire, je supposais qu'il... s'en irait, simplement. »

Comme Susan, qui aurait préféré un Aslan apprivoisé, parfois nous aussi nous voulons un Dieu qui soit toute consolation, sans correction. Au chapitre trois de *Le problème de la souffrance*<sup>4</sup> Lewis écrit : « Ce qui nous satisferait vraiment, ce serait un Dieu qui dirait, à propos de nos envies : 'Peu importe, du moment qu'ils sont contents'. Nous voulons, en fait, pas tant un Père aux cieux qu'un grand-père aux cieux ». Lewis poursuit en remarquant que si notre concept de l'amour de Dieu évoque simplement l'image d'un grand-parent souriant et bienveillant qui coucoune et ne gronde jamais, alors notre perception de l'amour de Dieu doit être changée.

Lewis était tout à fait conscient que la main du potier, qui façonne des êtres humains imparfaits en quelque chose de parfait – bien que *toujours* nécessaire – ne serait pas toujours agréable. Il conclut sa discussion dans le chapitre trois de *Le problème de la souffrance* de cette manière : « C'est normal pour nous de souhaiter que Dieu nous ait créés pour une destinée moins glorieuse et moins

---

<sup>3</sup> Éditions du Seuil © 1964

<sup>4</sup> Desclée de Brouwer ©1967

ardue ; mais dans ce cas, ce que nous souhaitons, c'est *moins* d'amour, pas plus... Nous pourrions souhaiter, bien entendu, d'être si peu importants pour Dieu qu'il nous laisse tranquilles pour suivre nos propres pulsions. Qu'il renonce à essayer de nous éduquer pour nous élever de notre état naturel. Mais une fois de plus, cela reviendrait à demander *moins* d'amour, pas plus. »

Derrière la correction et la consolation de Dieu, Lewis voyait le potentiel extraordinaire de chaque personne. Il reconnaissait également les contradictions profondes entre qui nous sommes et qui Dieu voulait que l'on soit lorsqu'il nous a créés. Dans le chapitre intitulé « Calculer le coût » dans *Être ou ne pas être : le christianisme est-il facile ou difficile ?*<sup>5</sup>, Lewis nous présente l'invitation radicale de Dieu de cette manière : « Ne vous trompez pas, dit-il, si vous me laissez faire, je vous rendrai parfaits. Dès lors que vous vous remettez entre mes mains, c'est ce qui vous attend. Rien de moins, rien d'autre que cela. Vous avez le libre arbitre, et si vous le souhaitez, vous pouvez me repousser. Mais si vous ne me repoussez pas, vous devez comprendre que je vais faire le travail jusqu'au bout. »

Questions pour une discussion :

1. *Comment votre propre conception de Dieu se compare-t-elle à l'idée de Lewis qu'Aslan est à la fois bon et inquiétant ?*
2. *Comment nos idées préconçues de l'amour divin et de la souveraineté divine deviennent-elles parfois tordues ?*
3. *Que peut-on faire pour corriger nos idées imparfaites de l'amour divin et la souveraineté divine ?*

---

<sup>5</sup> Delachaux et Niestlé © 1968. Également Ligue pour la lecture de la Bible © 1979 sous le titre : *Voilà pourquoi je suis chrétien.*

Étude 2 – « Une aide étrange » : le point de vue de Lewis sur la providence divine

Dans le chapitre cinq de *Le Prince Caspian*<sup>6</sup>, le jeune prince doit fuir pour sauver sa vie et chercher refuge auprès d'Anciens Narniens, des animaux parlants et des personnages mythologiques que Miraz a obligé à se cacher. Peu avant que Caspian parte, son tuteur – un mi-nain qui s'appelle Docteur Cornelius – lui donne un étrange objet ancien, la trompe magique de la reine Susan elle-même, avec ces mots : « Il est dit que celui qui souffle dedans aura une aide étrange – personne ne sait à quel point. »

Au chapitre dix de *Le Lion, la Sorcière Blanche et l'Armoire magique*, Père Noël donne la trompe à Susan avec ces instructions : « Quand tu mets cette trompe à tes lèvres et que tu souffles dedans, où que tu sois, je pense qu'une aide quelconque viendra à toi ». Deux chapitres plus loin, quand le grand loup attaque, la trompe de Susan a fait apparaître, non pas une licorne puissante ou l'un des impressionnants centaures du camp d'Aslan, mais seulement son frère Peter, qui ne savait même pas manier une épée.

Une aide étrange, en effet, et certainement pas celle que Susan attendait. Cependant, avec l'arrivée de Peter, non seulement Susan et Lucy ont été sauvées, mais le haut roi inexpérimenté a été exposé pour la première fois au combat. Chose dont il aura bien besoin le lendemain pour mener ses forces contre celles de la sorcière blanche.

Les troupes de Caspian, surpassés en nombre, essuient défaite après défaite et enfin, au chapitre sept, le prince désespéré décide qu'il ne peut plus attendre pour utiliser la trompe magique. Alors que lui et les Anciens Narniens espèrent qu'elle apportera Peter et ses « puissants consorts » voire Aslan lui-même, le docteur Cornelius les met en garde : « Nous ne savons pas quelle forme prendra cette aide. »

En fait, la trompe fait effectivement surgir Peter, sa fratrie, et Aslan de surcroît, mais pas comme il les attendait. Les quatre Pevensies apparaissent, mais comme des enfants qui n'ont qu'un an de plus que lors de leur première visite. Trumpkin, déçu, explique que tout le monde attendait de « puissants

---

<sup>6</sup> Éditions Gallimard Jeunesse © 2008

guerriers » et conclut : « Je suppose qu'il me faut retourner vers le roi Caspian et lui dire qu'aucune aide n'est arrivée. »

Lorsqu'Aslan arrive, il est plus grand qu'auparavant, mais il ne prend pas part au combat. Même Lucy proteste : « Je croyais que tu arriverais en rugissant et que tu ferais fuir nos ennemis – comme la dernière fois. »

Les réactions de Trumpkin et de Lucy sont compréhensibles. Ici dans la deuxième aventure de Narnia, la trompe avait une fois de plus apporté de l'aide comme promis. Mais une fois de plus, c'était une aide étrange, une aide tellement différente de celle anticipée, que c'était difficile, de prime abord, de la considérer en tant que telle. En fait, souvent l'aide dans *Le Prince Caspian*, vu rétrospectivement, est de cet ordre – surprenant. L'exile de la nourrice de Caspian ouvre la porte à l'arrivée du docteur Cornelius. La tempête qui a provoqué l'accident de cheval de Caspian a mené directement à son sauvetage par Trumpkin et Chasseur-de-Truffes.

Sans doute l'exemple le plus dramatique de l'aide étrange trouvée dans les Chroniques est la transformation d'Eustache en dragon dans *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*, une épreuve douloureuse, mais la seule manière pour Eustache de se voir tel qu'il est et d'entreprendre le changement qui lui est nécessaire. Dans tous ces cas, Lewis semble nous rappeler que l'aide de Dieu vient souvent sous une forme inattendue, d'une manière si imprévisible que ce n'est *qu'après-coup* que l'on peut la considérer comme une aide.

Au chapitre cinq de *Lettres à Malcolm*, Lewis commente cette vérité en examinant les différentes parties du Notre Père. Dans le passage consacré à « Que ta volonté soit faite », il fait l'observation suivante : « Je commence à sentir que nous avons besoin d'un acte préliminaire de soumission, non seulement envers de futures afflictions possibles, mais également envers de futures bénédictions possibles. Il me semble que souvent, presque en rechignant, nous rejetons le bien que Dieu nous offre, parce que sur le moment, nous nous attendions à un bien différent. »

Cette même leçon, à propos d'accepter le bien que Dieu nous envoie, aussi étrange ou inattendu qu'il soit, joue un rôle central dans *Perelandra*<sup>7</sup>, le deuxième volet de sa Trilogie cosmique. Au chapitre cinq, la Reine explique le concept à Ransom :

« On va en forêt pour faire une cueillette, et déjà la pensée d'un fruit plutôt qu'un autre a germé dans notre esprit. Puis, peut-être, l'on trouve un fruit différent de celui auquel on avait pensé. Une joie était attendue et une autre a été donnée. Si vous le vouliez, vous pourriez courir après le bien que vous attendiez au lieu de vous tourner vers le bien que vous aviez reçu. Vous pourriez refuser le vrai bien ; vous pourriez rendre le vrai fruit insipide en pensant à l'autre. »

Dans le passage de *Être ou ne pas être* intitulé « Faisons semblant », Lewis aborde la manière dont Dieu s'occupe de nous et souligne que l'aide divine nous parvient de « toutes sortes de façons ». Parfois nous reconnaissons cette aide de suite ; parfois longtemps après. Parfois ce que nous croyions être la pire chose qui pût nous arriver s'avère être la meilleure.

Dans un essai intitulé « Réponses à des questions sur le christianisme » dans *Dieu sur le banc des accusés*, on demande à Lewis de définir ce qu'est un chrétien pratiquant. D'après lui, l'un des éléments essentiels de la marche d'un croyant est « de tout considérer comme venant de lui. » Le propos de Lewis sur une aide étrange qu'on trouve dans *Le Prince Caspian*, avait pour but d'aider le lecteur à être plus ouvert aux « bénédictions déguisées » de Dieu, lorsqu'elles arrivent la fois suivante, et ainsi d'être plus susceptible de les accueillir avec gratitude et adoration.

Questions pour la discussion :

1. *Est-ce qu'il y a eu des moments dans votre vie où vous avez reçu une « aide étrange » – qui ne semblait en être une qu'après coup ?*
2. *Quel est le propos de Lewis sur nos attentes quant à la providence divine ?*

---

<sup>7</sup> Éditions Gallimard (également intitulé « Voyage à Vénus »).

*3. Au fur et à mesure que nous grandissons et acquérons de la maturité, comment nos perceptions de la providence divine évoluent-elles?*

### Étude 3 – Le « dé-dragonage » d'Eustache : le point de vue de Lewis sur la grâce divine – Première partie

« Il était une fois un garçon qui s'appelait Eustache Clarence Scrubb, et l'on est tenté de dire qu'il le méritait bien. » Ainsi commence *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*. On est tenté de dire qu'il mérite son nom parce qu'il se comporte de la manière que suggère son nom : suffisant et snob.

La ressemblance de sonorité et les initiales du nom d'Eustache Clarence Scrubbs et ceux de Clive Staples Lewis indiquent qu'il y avait sans doute d'autres similitudes entre le personnage et son créateur. Lewis, qui détestait son nom au point de se faire appeler « Jack » toute sa vie, partageait avec Eustache son intellect affuté et son manque d'aptitudes physiques. L'Eustache que nous rencontrons au premier chapitre est tout à fait un « pourri de première », comme le qualifie Edmund, et il en était de même pour Lewis pendant un certain moment de sa jeunesse.

Lewis rend compte de cette phase de sa vie dans le chapitre quatre de son autobiographie *Surpris par la joie*, et confesse que sa motivation principale était une ambition pour « les paillettes, rouler les mécaniques, sortir du lot et vouloir tout connaître. » Lewis poursuit en décrivant sa descente vers un monde d'égoïsme, et avoue : « Je me suis employé de toutes mes forces à devenir un prétentieux, un goujat et un snob. » Dans le premier chapitre de *Le Fauteuil d'argent*, Eustache jette un regard sur qui il était auparavant et s'exclame : « Misère, quelle teigne j'étais ! » une affirmation que Lewis aurait très bien pu reprendre à son compte à une certaine époque de sa vie.

Après son nom ronflant, la chose qu'on apprend ensuite au sujet d'Eustache Clarence Scrubb est que quant à ses amis « il n'en avait pas. » Aslan n'abandonnera pas Eustache dans son état de solitude, d'égoïsme et sa tendance à la domination. Comme celui d'Edmund dans *Le Lion, la Sorcière Blanche et l'Armoire magique*, la condition misérable d'Eustache appelle à la miséricorde et la rédemption. Tel qu'il l'a déjà fait avec Edmund, Lewis veut rappeler aux

lecteurs que certains des plus grands saints étaient autrefois les plus grands pécheurs – ou, dans le cas d'Eustache, les plus pourris.

Comme la sorcière blanche et Miraz avant lui, Eustache est incapable de voir ses propres défauts. En fait, il manque cette capacité d'autocritique à tous les « méchants » de Lewis. Eustache a besoin de recevoir la connaissance de lui-même que seul Aslan peut lui apporter pour voir combien ses attitudes sont « dragoniennes ».

Dans une lettre datée du 5 juillet 1956 des *Lettres à une dame Américaine*, Lewis se tourne vers le sujet de l'aveuglement spirituel et demande : « Combien d'individus dans le monde se croient snobs, suffisants, raseurs, brutes ou rapporteurs ? » Il conclut : « Qu'il est difficile de ne pas avoir un standard pour soi-même ! » Dans la troisième lettre de *Tactique du diable*, Screwtape donne ses instructions à son neveu Wormwood pour l'homme qu'il a la mission de tenter : « Tu dois l'amener à une condition où il peut pratiquer l'introspection pendant une heure sans se trouver le moindre défaut, alors que ses défauts sont pourtant parfaitement clairs pour tous ceux qui ont vécu dans la même maison que lui ou travaillé dans le même bureau.

Dans le chapitre quatre de *Le problème de la souffrance*, Lewis souligne que quand l'Évangile a été prêché pour la première fois « Il a apporté la nouvelle d'une guérison possible à des hommes qui se savaient condamnés. Mais maintenant, remarque Lewis, tout cela a changé. Aujourd'hui, avant que la bonne nouvelle du pouvoir de guérison du Christ puisse être acceptée, on doit d'abord être convaincu de son piteux état spirituel. » Dans le film *Amazing Grace*, bien que son esprit se fane avec l'âge, John Newton déclare savoir deux choses avec précision : « Je suis un grand pécheur, et le Christ est un grand Sauveur. » L'homme moderne – et Eustache est très moderne – doit être conscient de la première vérité avant de pouvoir connaître la seconde.

Après seulement quelques jours sur le bateau, Eustache repère la plus petite créature de son entourage, et avec l'intention de la tourmenter, il dresse un plan. On nous dit qu'Eustache trouvait que ce serait « jouissif » d'attraper la longue queue de Ripitchip, lui faire faire un tour ou deux, puis de s'enfuir et rigoler dans son coin. Les lecteurs se souviendront sans doute de la remarque de Peter à

Edmund au début de *Le Lion, la Sorcière Blanche et l'Armoire magique* : « Tu as toujours aimé faire des misères à plus petit que toi. »

C'est la première chose d'Eustache fait après son arrivée à Narnia, et c'est typiquement l'histoire de sa vie. Nous voyons ici sa principale raison d'être, la formule qui synthétise sa seule version du bonheur : dominer, tourmenter et intimider les autres. C'est ce qu'il faisait dans la chambre de Lucy avant d'être interrompu par le mouvement du navire dans le tableau. Maintenant, il revient à la seule chose qu'il sache faire.

Dans le chapitre de *Être ou ne pas être* intitulé « Les hommes nouveaux », Lewis fait l'observation : « Quelle similitude monotone il y a entre tous les grands tyrans et les conquérants ! » Cela aurait été plus exact, sans doute, d'écrire : « Quelle similitude monotone il y a entre tous les tyrans et les conquérants – petits et grands. » Dans les trois premières Chroniques, Lewis nous a dépeint un tyran majeur dans la sorcière blanche, un tyran mineur dans Miraz, et maintenant Eustache, un tyran miniature. Malgré les magnitudes différentes, ils partagent bien des similitudes.

Pendant les cent ans d'hiver qu'elle a imposé à Narnia, que faisait la sorcière blanche toute la journée ? Voici un aperçu de son emploi du temps : 1) vérifier les statues, 2) s'asseoir sur le Trône de Glace, 3) crier après les loups, 4) aiguiser le Couteau de Pierre, 5) faire en sorte qu'il soit toujours l'hiver, mais jamais Noël, et 6) s'assurer que personne ne soit heureux, en train de s'amuser, ou de se réjouir de quelque manière que ce soit – sinon, les tourmenter ou les tyranniser jusqu'à ce que ça cesse.

Qu'aime faire Eustache de son temps ? À la première page, le lecteur apprend qu'il aime tuer des scarabées et les épingle sur un carton. Il aime bien tourmenter les gens, en plus des insectes, mais seulement s'il pense qu'ils ne pourront pas ou ne voudront pas riposter. En plus, nous apprenons qu'Eustache, bien que plutôt brillant en classe, ne s'intéresse guère à une matière en tant que telle, mais uniquement aux notes qu'il peut obtenir et ainsi ridiculiser quiconque en a une moins bonne. La seule version du bonheur que connaît le tyran – que ce soit la Sorcière, Miraz ou Eustache – exige qu'il retire le bonheur aux autres.

Au chapitre deux on lit : « Rien, bien entendu, ne faisait plaisir à Eustache. » À cause de son éducation, à cause de l'école qu'il a fréquentée, et surtout à cause des schémas selon lesquels il a choisi de penser et d'agir – à tel point qu'il ne peut plus s'en défaire – il est devenu impossible d'aider Eustache. Plus rien ne lui fait plaisir. Personne ne peut le libérer de sa façon excessivement critique de considérer le monde. Comme Eustache ne connaît pas la compassion, il réagit avec méfiance à tout témoignage de gentillesse à son égard. De ce point de vue, Eustache est presque devenu comme les nains du chapitre treize de *La Dernière Bataille*. « Leur prison n'est que dans leur esprit », dira Aslan des nains. « Et pourtant ils sont dans cette prison ; et ils ont tellement peur de se faire avoir, qu'on ne peut pas les en sortir. »

L'Eustache que nous apprenons à connaître dans la première moitié de *L'Odyssée du Passeur d'Aurore* est *presque* comme les nains de *La Dernière Bataille*. Il est sur le chemin qui le mettra hors d'atteinte de l'aide d'Aslan. Livré à lui même, suggère Lewis, Eustache arriverait à la même finalité qu'eux – mais il n'en est pas encore là. Comme nous le verrons, Eustache n'est pas livré à lui-même. Cela fait un certain temps qu'Aslan l'appelle, sans qu'il en soit conscient.

Si l'Eustache de la première moitié de l'histoire mérite presque son nom, dans la deuxième moitié, il recevra quelque chose qu'il ne mérite *pas* – la grâce. Par la grâce, il deviendra enfin péniblement conscient de la vie de dragon qu'il mène, et par la grâce, il lui sera offert la possibilité d'en être libéré. Une grâce qu'il n'a rien fait pour mériter et qu'il ne mérite pas.

Questions pour la discussion :

1. *Pourquoi certaines personnes, dont Eustache, sont-elles totalement incapables de voir leurs défauts flagrants ?*
2. *Après des années d'aveuglement, comment certaines personnes arrivent-elles à se voir comme elles sont vraiment ?*
3. *Quel rôle pourrait jouer les peines et la souffrance dans le passage de l'état d'aveuglement spirituel à celui de voir clair ? Serait-ce juste de considérer ces peines et cette souffrance comme un don, comme la grâce ?*

#### Étude 4 – Le « dé-dragonage » d'Eustache : le point de vue de Lewis sur la grâce divine – Deuxième partie

Dans l'histoire de Pinocchio, la célèbre marionnette commence à se transformer en âne, un animal qui symbolise sa désobéissance et sa rébellion. Dans *La belle et la bête*, la bête subit une transformation corrective similaire. Au chapitre six de *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*, Eustache s'endort sur le butin d'un dragon « avec des pensées dragonesques cupides dans son cœur » et se réveille pour découvrir qu'il a été transformé en la créature égoïste qui cadre avec son comportement.

Dans un passage bien connu du chapitre six de *Le problème de la souffrance*, Lewis décrit la manière dont Dieu utilise l'affliction – du genre auquel Eustache, Pinocchio et la bête étaient confrontés – comme un instrument de notre salut. Lewis observe qu'aussi longtemps que tout semble aller bien, nous refusons de soumettre notre volonté. Plus le péché et l'erreur sont ancrés en nous « moins la victime suspecte leur existence. » Il poursuit :

Mais la peine exige qu'on s'en occupe. Dieu parle à notre conscience, chuchote dans nos plaisirs, mais crie dans notre douleur : c'est son mégaphone pour réveiller un monde sourd. Et Dieu, qui nous a créés, sait ce que nous sommes et que notre bonheur se trouve en lui. Et pourtant, nous ne le rechercherons pas en lui aussi longtemps qu'il nous laissera un autre recours... Qu'il y ait un autre endroit imaginable où l'on puisse le chercher. Aussi longtemps que ce que nous appelons « notre vie à nous » reste agréable, nous ne la lui soumettrons pas. Que Dieu peut-il donc faire d'autre, dans notre meilleur intérêt, que de rendre « notre vie à nous » moins agréable ?

La douleur d'Eustache – douleur d'un bracelet en or qu'il avait mis sur son bras de jeune garçon et douleur de voir son reflet hideux dans la mare du dragon – est devenue le mégaphone d'Aslan. L'outil qu'il utilise pour attirer l'attention de quelqu'un qui est resté sourd à toutes les autres tentatives, et aveuglé à la réalité de sa condition intérieure.

Un chapitre plus loin dans *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*, Edmund se réveille et voit une silhouette sombre qui se déplace sur la plage. C'est Eustache,

transformé de nouveau en garçon, mais tellement changé qu'au début Edmund pense que c'est Caspian. C'est peut-être un détail, mais le fait que le nouvel Eustache puisse être confondu avec le jeune roi en dit long à son sujet.

Qu'Edmund n'ait pas pu reconnaître Eustache est compréhensible. Eustache n'est plus le garçon qu'il était, mais celui qu'il aurait dû être. Ce n'est que maintenant qu'il est le vrai Eustache. Petit à petit, il partage avec Edmund les détails de sa transformation ou, comme il le dit lui-même, comment il a cessé d'être un dragon.

Il raconte sa rencontre onirique avec Aslan et leur voyage vers un jardin sur la cime d'une montagne. Là, Aslan lui montre un puits et – d'une manière qui se passe de paroles – lui dit qu'il doit se déshabiller avant de se baigner dans les eaux guérisseuses. En tant que dragon qui ne porte pas de vêtements, Eustache comprend qu'il doit se débarrasser de sa peau d'écailles – muer comme un serpent. Alors il retire une couche de peau de dragon et s'apprête à descendre dans le puits. Et là, il s'aperçoit qu'il y a une autre couche de peau sous celle qu'il vient de retirer.

Eustache raconte à Edmund ce qui s'est passé ensuite, et ce passage mérite qu'on s'y penche si l'on veut comprendre ce que Lewis cherche à nous dire.

« Ah, ce n'est pas grave, ai-je pensé, ça veut seulement dire que j'avais un autre petit vêtement en dessous, et qu'il me faudra le quitter aussi. Alors j'ai gratté et tiré à nouveau et cette sous-peau est partie magnifiquement. Je m'en suis dépêtré et je l'ai laissée à côté de l'autre. Puis je suis descendu au puits pour prendre mon bain. »

Eh bien, il s'est produit la même chose à nouveau. Et je me suis dit à moi-même : « Oh ! mon vieux, combien de peaux il va falloir que je m'enlève comme ça ? Parce que j'avais très envie de mettre ma patte dans l'eau. Alors, je me suis gratté pour la troisième fois et j'ai enlevé une troisième peau, exactement comme les autres, et je m'en suis dépêtré. Mais dès que je me suis regardé dans l'eau, j'ai vu que ça n'avait servi à rien.

Alors le lion m'a dit – mais je ne sais pas s'il parlait — 'Il va falloir que tu me laisses te déshabiller.' »

Lewis nous montre que de lui-même, Eustache est capable, dans une certaine mesure, de se débarrasser de quelques couches de sa nature de dragon. Il est capable de « se déshabiller » – mais que partiellement. Il se libère d'une peau de dragon, puis d'une deuxième et enfin d'une troisième. C'est ainsi que Lewis semble suggérer que les êtres humains, après avoir reconnu leur erreur, peuvent s'améliorer quelque peu par eux-mêmes, mais nullement autant qu'il ne le faudrait. Lewis indique qu'Eustache peut se défaire des couches supérieures de sa nature de dragon avec une relative facilité, sans trop de douleur, et sans l'aide d'Aslan. Pour les couches plus profondes, ce sera exactement le contraire. Ce que Lewis veut faire comprendre, c'est que les efforts solitaires de l'homme pour se transformer peuvent rencontrer un certain succès, mais pas celui qui va au cœur du problème.

Dans *Les lettres de C. S. Lewis à Arthur Greeves*, nous trouvons un récit émouvant de la transformation personnelle de Lewis qui reflète bien la tentative d'Eustache d'ôter des couches successives de peau. Dans une lettre datée du 20 janvier 1930, Lewis écrit à propos de sa lutte avec son « péché récurrent » d'orgueil : « J'ai découvert des choses absurdes et épouvantables sur ma personnalité... Et il semble ne pas y avoir de fin. Des couches successives d'amour et d'admiration de soi. »

Dans le chapitre trois de *Être ou ne pas être*, intitulé « Foi », Lewis décrit le processus de transformation et note que d'un côté le chemin vers Dieu est un « chemin d'effort moral » qui consiste à « sans cesse remettre son ouvrage sur le métier ». Mais il souligne : « ce n'est pas cet éternel recommencement qui va nous ramener à la maison. Tous ces efforts mènent au moment essentiel où l'on se tourne vers Dieu pour dire : « Il va falloir que tu le fasses. Je n'y arrive pas. »

Nous voyons donc qu'Eustache peut faire quelques changements de surface, mais qu'en fin de compte il a besoin d'Aslan pour le changer en profondeur. Il est également important de noter qu'Eustache a le choix de rester comme il est ou d'être transformé. Aslan n'agira pas sans son consentement, comme il l'indique à Eustache : « Il va falloir que tu me *laisses* te déshabiller. » Eustache dit à Edmund : « Je me suis simplement couché sur le dos et je l'ai *laissé* faire. » Dans la lettre huit de *Tactique du diable*, le tentateur en chef créé par Lewis fait la

même observation sur la manière dont Dieu intervient : « Il ne peut pas ravir. Il ne peut que courtiser. »

De par sa propre expérience, Lewis savait que le converti a toujours le choix. Au chapitre quatorze de *Surpris par la joie*, il emploie les images d'un homard et d'une armure, qu'on peut comprendre comme sa version de la peau du dragon, et conclut : « Je pouvais ouvrir la porte, ou la garder fermée. »

Dans la transformation d'Eustache en dragon, puis de nouveau en garçon, nous avons une illustration touchante du salut. Lewis dit clairement qu'Eustache peut dire non à l'offre d'Aslan de le déshabiller. Si le fait, il peut s'attendre au même sort que le vieux dragon qu'il a remplacé. Vivre comme son propre petit dieu, ne suivre de loi que ses propres désirs de dragon, et mourir seul.

L'autorisation est également un élément critique pour la transformation des fantômes dans *Le grand divorce entre le ciel et la terre*<sup>8</sup>. Au chapitre onze, nous trouvons un homme avec un lézard rouge, qui représente la luxure, et qui doit donner l'autorisation à son ange lumineux de le tuer. Lorsqu'il demande pourquoi l'ange ne tue pas simplement la créature sans son consentement, l'ange répond : « Je ne peux pas la tuer contre ton gré. C'est impossible. Ai-je ta permission ? » Enfin l'homme donne son accord pour l'acte pénible, et Lewis, en narrateur, nous dit : « L'instant d'après, le fantôme poussa un hurlement de douleur tel qu'il n'a jamais été entendu sur la terre. »

L'épreuve d'Eustache est tout aussi douloureuse. Il raconte à Edmund : « La toute première griffure qu'il m'a faite était si profonde que j'ai eu l'impression qu'elle avait atteint mon cœur. » Après cette première balafre pénible, vient une douleur encore plus horrible de « peau arrachée », qu'Eustache décrit comme « la pire que j'aie jamais pu sentir. » Une fois la peau enlevée, vient encore la troisième douleur d'être jeté dans l'eau. « Ça m'a piqué comme l'enfer », dit-il.

Comment quelqu'un peut-il supporter la douleur qu'entraîne la mort de vieilles habitudes ? Eustache confesse : « La seule chose qui me permettait de tenir le coup, c'était juste le plaisir de sentir ce truc s'arracher. » Au chapitre six de *Le problème de la souffrance*, Lewis résume son propos sur le processus

---

<sup>8</sup> Delachaux et Niestlé

difficile de transformation en ces mots : « La douleur fait mal. C'est ce que le mot veut dire. J'essaie simplement de montrer que la vieille doctrine chrétienne d'être 'rendu parfait par la souffrance' est tout à fait crédible. » Par le biais de la douleur et la souffrance d'être transformé en dragon, Eustache est aiguillé, voire poussé à voir le seul chemin qui le sortira de sa misère spirituelle.

Dans le film *Amazing Grace*, John Newton dit : « *Autrefois j'étais aveugle, mais dorénavant je vois.* N'est-ce pas ce que j'ai écrit ? » Lorsque William Wilberforce acquiesce, Newton déclare : « Maintenant enfin, c'est vrai. » Dans un premier temps, Eustache lui aussi est aveugle à son effroyable situation spirituelle. Mais après *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*, comme Newton, il peut proclamer : « J'étais perdu, mais maintenant je suis retrouvé. » À travers Eustache, l'un des personnages les plus mémorables et les plus aimés des Chroniques, Lewis communique avec force la mauvaise nouvelle de notre état de pécheur, la bonne nouvelle de la grâce de Dieu et le remède qu'il nous propose.

Questions pour la discussion :

La transformation d'Eustache en dragon puis de nouveau en garçon est l'un des épisodes les plus émouvants et les plus inoubliables des Chroniques.

1. *Pourquoi croyez-vous que cet incident soit aussi connu, aussi efficace et autant apprécié ?*
2. *D'après vous, que dit Lewis au sujet du cœur humain et du processus de transformation au travers de ces événements ?*

Dans tous ses écrits, Lewis utilise de nombreuses comparaisons pour cerner le processus de mort à son ancien soi. Dans *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*, il suggère que mourir à soi est comme se faire arracher une vieille peau et être habillé de vêtements neufs. Dans *Surpris par la joie*, comme nous l'avons déjà dit, il compare sa transformation au fait d'enlever une armure. Plus loin dans le même livre, il dit que le processus est semblable à un bonhomme de neige « qui s'est enfin mis à fondre ». Le Christ a également employé des images pour ce processus, y compris celle de la graine qui tombe en terre et qui meurt.

3. *Laquelle de ces images fait écho en vous, dans votre propre expérience de mort à vous-même ? Y a-t-il d'autres images qui vous viennent à l'esprit ?*

*4. Pensez-vous que Lewis ait raison d'inclure la douleur comme tout ou partie des grands changements ?*

Dans une lettre datée du 2 février 1955, Lewis écrit que nous devons éviter de nous attendre à ce que, ou d'exiger que, le salut des autres soit conforme à « un schéma tout fait, similaire au nôtre » parce que « Dieu a sa propre façon de faire avec chaque personne ».

*5. Malgré cet avertissement, quels aspects du salut par la grâce d'Eustache peut-on considérer comme universels ?*

Étude 5 – « Trouver tout ce que l'on cherche » : le point de vue de Lewis sur notre nostalgie du ciel

Dans le chapitre deux de *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*, Ripitchip parle d'un vers qu'on récitait sur son berceau :

Où le ciel et l'eau se rencontrent,

Où les vagues deviennent douces,

Ne doute pas, Ripitchip,

Que tu trouveras tout ce que tu cherches,

Voilà l'Extrême-Orient.

Dans le dernier chapitre du livre, le lecteur découvrira ce que veut dire la première partie : « Où le ciel et l'eau se rencontrent/Où les vagues deviennent douces ». Mais Lewis ne dira pas ce à quoi « tout ce que tu cherches » fait référence. Dans le chapitre deux, même Ripitchip avoue : « Je ne sais pas ce que cela veut dire. Mais son sortilège a été sur moi toute ma vie. » Au cours de l'histoire, Ripitchip apprendra que ce n'est pas *son* honneur qu'il recherche depuis toujours, mais quelque chose de bien plus glorieux.

Dans le chapitre de *Être ou ne pas être* intitulé « Espoir », nous trouvons l'affirmation, souvent citée, de Lewis : « Si je trouve en moi un désir qu'aucune expérience dans ce monde ne peut satisfaire, l'explication la plus probable est que j'étais fait pour un autre monde. » Ce désir d'un autre monde est omniprésent dans les Chroniques.

À la fin de *Le Lion, la Sorcière Blanche et l'Armoire magique*, le professeur répond à la question des enfants quant à leur retour : « Oui, bien entendu, vous reviendrez à Narnia un jour. » Dans *Le Prince Caspian*, après que les enfants sont attirés du quai de la gare dans une épaisse forêt, les premiers mots de Lucy sont : « Oh Peter ! Tu crois qu'il est possible que nous soyons de retour à Narnia ? » La première fois que nous voyons Edmund et Lucy dans *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*, Lewis les montre en train de regarder le tableau d'un bateau

de Narnia avec la nostalgie d'y retourner. Les premiers mots d'Edmund dans cette scène reflètent son aspiration profonde : « La question est de savoir si ça n'empire pas les choses de *regarder* un bateau narnien quand on ne peut pas y aller. »

Vu toute cette nostalgie de Narnia, une question s'impose : pourquoi Ripitchip ou qui que ce soit d'autre aurait-il envie de partir ? Lewis ne répond jamais tout à fait à la question, mais sous-entend que quelque chose manque à Narnia dans sa forme actuelle. Dans son célèbre sermon « Le poids de la gloire », il décrit une envie pour « quelque chose dans l'univers duquel on se sent coupé à présent. Voir de l'intérieur, une porte que nous avons toujours contemplée de l'extérieur. » Dans *La Dernière Bataille*, ceux qui ont toujours ressenti cette nostalgie, arrivent enfin à passer de l'autre côté.

Au chapitre dix de *Le problème de la souffrance*, Lewis développe le propos de ce désir sous-jacent, bien qu'il reste encore quelque peu vague. Là, il le décrit comme « ce quelque chose que vous désiriez depuis la naissance ». Puis il poursuit : Vous ne l'avez jamais *eu*. Toutes les choses que votre âme a déjà profondément possédées ont été des indices – des aperçus alléchants, des promesses jamais tout à fait tenues, des échos qui s'évanouissaient au moment où ils atteignaient votre oreille. Mais si jamais il se manifestait – si jamais il y avait un écho qui ne s'évanouissait pas, mais qui s'amplifiait pour devenir le son lui-même – vous le sauriez. Au-delà de tout doute, vous diriez : 'Voilà enfin la chose pour laquelle j'ai été créé.' »

Si Lewis ne dit rien de plus précis à propos de ce désir, c'est bien ainsi. Vers la fin de son autobiographie, *Surpris par la joie*, il appelle ce voyage vers l'objet de notre désir le plus profond, un voyage dans « la région de crainte mêlée d'admiration ». Il le décrit comme quelque chose qui refuse de s'identifier à « quelque objet perçu, à rien dont nous ayons un besoin social ou biologique, ou à rien d'imaginé. »

Aux yeux de Lewis, cette nostalgie d'un monde juste de l'autre côté de l'horizon a commencé quand il était très jeune. Dans le premier chapitre de *Surpris par la joie*, il décrit son enfance à Little Lea. La maison familiale dans la banlieue de Belfast. Les sentiments vagues de désir provoqués par la chaîne

lointaine des collines que lui et son frère pouvaient voir depuis la fenêtre de leur chambre. Bien que relativement proches, pour Lewis, en tant qu'enfant, elles étaient « hors d'atteinte » et lui ont donc apprises « la nostalgie ». Lewis poursuit en soulignant qu'il est difficile de trouver des mots assez forts pour décrire cette sensation. Sensation qu'il continuait à éprouver à divers moments et à divers endroits tout au long de sa vie. Ce qu'était exactement ce désir n'est pas clair et Lewis demande : « C'était une sensation de désir, bien sûr ; mais un désir de quoi ? »

Il n'y a pas de doute que c'était plus qu'un désir de jeune garçon pour les collines à l'horizon. Plus tard dans la vie, Lewis identifie cette sensation comme un désir du ciel.

Bien que de temps en temps Ripitchip le perde de vue, le vrai objet de son désir est d'atteindre le pays d'Aslan, pas de s'occuper de son honneur. La preuve en est que quels que soient les honneurs qui lui sont conférés, il n'en a jamais assez et doit constamment les défendre. Le moindre sous-entendu que son honneur a été bafoué le met dans un état de frénésie héroïque. Lewis dirait que c'est ce qui se passe quand on met les choses secondaires à la première place : on n'en a jamais assez.

Dans « Le poids de la gloire », Lewis maintient que nous avons « un désir qu'aucun bonheur naturel ne peut satisfaire ». Dans le chapitre « Espoir » de *Être ou ne pas être*, il développe ce point, en relevant que la plupart des gens, s'ils regardaient vraiment au fond d'eux-mêmes, sauraient qu'ils veulent « quelque chose qui ne peut pas s'obtenir dans ce monde ». Lewis conclut qu'il y a toutes sortes de choses dans le monde qui prétendent satisfaire ce désir, mais « elles ne tiennent jamais tout à fait leurs promesses ».

Lewis était tout à fait conscient de la tendance à transformer ce qui devrait être un désir secondaire en un but principal. Alors que les désirs secondaires peuvent être bons et avoir une certaine utilité, Lewis explique dans *Être ou ne pas être* que nous ne devrions jamais les confondre avec le vrai désir dont « ils ne sont qu'une sorte de copie, d'écho, de mirage ». En des mots qui peuvent s'appliquer aussi bien à un homme qu'à une souris, Lewis résume : « Je dois maintenir en vie mon désir pour mon véritable pays, celui que je ne trouverai

qu'après ma mort. Je ne dois jamais lui permettre d'être enseveli ou détourné. L'objet principal de ma vie doit être de poursuivre ma route vers ce pays et aider d'autres à faire de même. »

Dans les dernières pages de *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*, Ripitchip termine de broser le portrait du personnage qu'il a commencé dans le livre précédent. Dans *Le Prince Caspian*, il dit à Peter : « Ma vie est toujours à vos ordres, mais mon honneur m'appartient. » La vaillante souris est maintenant arrivée à un point où il ne considère plus son honneur comme quelque chose qui doit lui appartenir, quelque chose qui doit être retenu, et non pas offert en service ou en sacrifice. Dans *Le Prince Caspian*, il soutient qu'une queue est « l'honneur et la gloire » d'une souris. Maintenant, il a un honneur plus élevé et une gloire plus grande.

Après avoir perdu sa queue vers la fin de *Le Prince Caspian*, Ripitchip est « confus » à cause de son apparence et confesse à Aslan : « Je suis complètement décontenancé. Je dois implorer votre indulgence, pour avoir osé apparaître sous cet aspect si peu convenable. » Alors qu'il restore la queue de la souris, Aslan indique clairement qu'il ne l'a pas fait pour rétablir la « dignité » de Ripitchip. Ici dans une indication finale, en même temps que son épée, Ripitchip a laissé tomber ses dernières préoccupations quant au maintien de sa dignité et d'une apparence honorable. Il permet à Lucy de faire « ce qu'elle a toujours voulu faire ». Elle le prend dans ses bras et le caresse – un geste qui, dit-on aux lecteurs dans le chapitre un, l'aurait gravement offensé.

Il ne nous est pas dit ce qu'il est arrivé à Ripitchip de l'autre côté de la grande vague. Le narrateur relate simplement : « Le canoë allait de plus en plus vite, et il escalada magnifiquement son flanc. Une fraction de seconde, ils virent sa silhouette, avec Ripitchip, tout en haut. Puis la vision disparut et, depuis lors, personne ne peut se targuer en vérité d'avoir vu Ripitchip la souris. Mais j'ai personnellement la certitude qu'il est arrivé sain et sauf dans le pays d'Aslan et qu'il y est encore en vie à ce jour. » Jonathan Rogers a décrit le voyage final de Ripitchip en ces mots : « S'oubliant, oubliant le monde, oubliant tout derrière lui, il monte, monte, monte pour être accueilli dans le cœur des choses. »

Dans *La Dernière Bataille*, Lewis imagine Ripitchip gardien des portes du paradis qui souhaite la bienvenue à Lucy et aux autres. Dans cette scène et dans l'illustration merveilleuse de Pauline Baynes qui l'accompagne, Ripitchip a sa patte gauche « appuyée sur une longue épée », que nous supposons offerte par Aslan pour remplacer celle qu'il a laissée ici-bas. Encore une fois, Lewis semble suggérer que si nos priorités sont justes, on obtiendra nos désirs secondaires en prime. Ou, dans le cas de Ripitchip, si nous renonçons à notre quête d'honneurs, il nous sera donné d'autres biens supérieurs.

Deux autres fenêtres sont offertes aux lecteurs quant à cette nostalgie d'un pays au-delà du bout du monde. Dans le chapitre quinze de *La Dernière Bataille*, Joyau atteindra les frontières de cette région avec les autres et déclarera : « Enfin, je suis chez moi ! Voilà mon vrai pays ! Voilà le pays que j'ai cherché toute ma vie, même si je ne le savais pas jusqu'à présent. La raison pour laquelle nous aimions l'Ancien Narnia, c'est parce qu'il ressemblait un peu à ici. »

La deuxième fenêtre se trouve dans les mots de Lucy à l'avant-dernière page de *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*. Après qu'on lui a dit qu'elle et Edmund ne retourneraient jamais à Narnia, elle sanglote : « Ce n'est pas pour Narnia, vous savez, c'est pour *vous*. » Cela suggère qu'à la racine de la nostalgie des enfants pour Narnia et, dans le cas de Ripitchip, pour le pays d'Aslan, se trouve une nostalgie pour Aslan lui-même.

Il en est de même de notre propre nostalgie pour le ciel. Au Christ, tout chrétien pourrait dire : « Ce n'est pas le ciel, tu sais. C'est *toi*. »

Questions pour la discussion :

Ici, dans les dernières pages, Ripitchip arrive à l'endroit où le ciel et l'eau se rencontrent. Ainsi la prophétie sur son berceau s'accomplit alors qu'il laisse derrière lui son épée et franchit la grande vague où il trouvera tout ce qu'il recherchait.

1. *Dans quelle mesure pourrions-nous dire, comme Ripitchip, qu'un sortilège du ciel a été prononcé sur notre vie à tous ?*
2. *Dans quelle mesure l'avons-nous, également comme Ripitchip, parfois confondu avec des désirs secondaires ?*

3. *Est-ce que notre nostalgie du ciel et notre nostalgie de Dieu sont deux désirs distincts ? Ou le désir d'être dans la maison que Dieu a créée pour nous est-il un aspect de notre désir pour lui ?*

Devin Brown est Professeur d'Anglais à l'université d'Asbury et auteur de *Inside Narnia* (2005), *Inside Prince Caspian* (2008) et *Inside the Voyage of the Dawn Treader* (2010).